



Jean-Luc Outers  
**MON NOM  
NE VOUS  
DIRA RIEN**

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Ouvrage publié avec l'aide  
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Couverture : Hendrik Voogd, *Paysage italien avec pins parasols* (1807)

Mise en page : Mélanie Dufour

© Les Impressions Nouvelles – 2023

[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)

[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Jean-Luc Outers

**MON NOM  
NE VOUS DIRA RIEN**

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



Ce récit des sept jours qui ont marqué une vie, la mienne que je pensais largement derrière moi, s'ouvre, allez savoir pourquoi, sur une navrante histoire de poissons rouges que Julie avait offerts à Gaspard juste avant son départ en voyage. Au moment de monter dans le taxi, elle m'avait parlé du bocal sur l'étagère et de la nourriture, à garder hors de portée des enfants, avait-elle insisté en claquant la portière. C'est pourquoi elle avait disposé la boîte en métal bien haut sur le dressoir du living, un meuble rustique hérité de sa grand-mère que je n'ai jamais réussi à bazarder. Le regard, même en éveil, d'un adulte d'un mètre quatre-vingt-quatre n'avait aucune chance de croiser ce cylindre insignifiant. Il était écrit que le secret de la cache ajouté à la discrétion des poissons rouges qui exploraient leur nouveau domaine ne perturberait en rien ma vie de célibataire éphémère. Gaspard avait trois ans et quelques, l'âge où le monde s'éveille à la conscience, où tout ce qui bouge, le vol d'un papillon, le balancement d'une fleur, le galop d'un âne, prend des allures d'apparition. La rotation inlassable des poissons rouges, qui pourtant se confond avec la morne répétition des jours, capterait à n'en plus finir son regard ébloui et, par un effet

d'osmose, nous entraînerait, Julie et moi, à redécouvrir le monde avec des yeux d'enfant.

On dit que, privé de toute mémoire, le poisson rouge ne s'ennuie jamais. Il tourne en rond dans un présent pur, sans passé, sans avenir. Existe-t-on réellement sans mémoire? Ou alors est-on voué à ne faire que de la figuration parmi les vivants? Aujourd'hui même les ascenseurs ont une mémoire. Sans parler des ordinateurs qui, sur ce plan, affectent de rivaliser avec les éléphants. Moi qui étais né sous le signe astral du poisson, je leur devais cette insouciance qui me caractérise, oublieux des choses à faire, y compris de les nourrir.

Peut-on exister dans le silence? Les objets en savent quelque chose, eux qui, une fois perdus, abandonnés, dérobés à la vigilance de leur propriétaire, sont dans l'impossibilité, disons ontologique, de signaler d'un bruit, d'un signe, leur présence anonyme. Imaginons un instant que les clés, par exemple, soient, au contraire, dotées de cette faculté de le faire par une sorte de «coucou, je suis là sous la table». Combien de drames évités, combien de disputes épargnées, combien de couples sauvés? Julie et moi étions coutumiers de ces scènes de ménage dont l'intensité variait avec le contexte, la situation. La perte du trousseau de clés d'un appartement qui nous avait été prêté à New York, nous obligeant à chercher refuge avec notre bébé Luca dans un hôtel miteux, avait failli tout emporter sur son passage, y compris notre couple. Bref les poissons rouges ont en commun avec les clés de faire preuve d'une discrétion absolue jamais prise en défaut.

Même Gaspard que, comme tous les vendredis, son père Luca avait déposé chez nous la semaine suivante, n'avait prêté aucune attention au bocal sur l'étagère, impatient qu'il était de se précipiter sur le coffre à jouets dont sa mémoire naissante avait conservé l'emplacement dans un coin minuscule du cerveau. Heureusement sans doute car le spectacle des poissons rouges flottant sur le flanc à la surface d'une eau verdâtre, aurait pu lui arracher des cris, des pleurs ou provoquer un de ces traumatismes dont, des décennies plus tard, il s'entreprendrait avec son psychanalyste. Rentrant de voyage quelques instants après l'arrivée de Gaspard, à peine déposé son sac de jute plein à craquer, à peine séchés les baisers des retrouvailles, Julie ne put détourner son regard de ce qui était devenu une sépulture aquatique. Elle laissa échapper un cri qui effraya Gaspard, un cri d'effroi, comme seul peut en provoquer le spectacle de la mort. Et pourtant ici ni traces de sang, ni membres tuméfiés, ni corps disloqués qui sont le lot des guerres civiles, des catastrophes ferroviaires ou des crashs aériens. Mais la mort, parce qu'elle est la disparition de la vie d'un corps qu'elle animait, laisse à celui, toujours vivant, qui la contemple, l'étrange impression d'un vide béant où lui-même ne tardera pas à plonger un jour. Les poissons rouges sur le flanc, position sans équivoque pour un poisson, bougeaient à présent imperceptiblement avec l'eau que Julie remuait de l'index pour s'assurer de l'irréparable. Car chez les poissons rouges aussi, la mort est irréversible. Personne, en effet, pas même une Bernadette Soubirous au mieux de sa

forme, n'a jamais assisté à la résurrection d'un poisson rouge. Le constat était sans appel.

Julie me regardait à présent d'un air désespéré. Allait-elle m'engueuler, s'effondrer ou prendre Gaspard dans ses bras, victime collatérale du désastre? Il y a toujours un moment de flottement après le surgissement d'un drame. Sans un mot, elle empoigna le bocal sous les yeux perturbés de Gaspard et disparut dans la cuisine. J'entendis l'écoulement de l'eau dans l'évier et un bruit de couvercle de poubelle. Ce n'est qu'une fois ses esprits retrouvés, que Julie me serina un laïus où je perçus que ma désinvolture avait atteint les limites de l'acceptable. La formule « on ne peut jamais compter sur toi » ponctuait la plainte que Gaspard écoutait d'un air sidéré. Le ton montait et j'appréhendais le moment où je me ferais traiter d'assassin. Il ne vint pas. S'il fallait trouver dans l'arsenal judiciaire un terme pour qualifier mon forfait, le délit de non-assistance à personne en danger eût plutôt convenu à la situation pour autant que les arguments de Julie, énoncés avec force décibels, fussent intelligibles par un esprit déjà fatigué par ce retour en trombe. « Dix ans », répétait-elle. C'était, paraît-il, l'espérance de vie d'un poisson rouge, énorme, songeais-je, comparée à celle du papillon ou (forcément) de l'éphémère. Dix ans réduits à néant par ma stupide inconscience.

« As-tu vu des lévriers afghans en Afghanistan? », finis-je par lui demander. Car Julie rentrait d'une tournée d'inspection éclair du contingent belge basé à Kandahar. Psychologue attachée pour des missions ponctuelles au ministère de la Défense nationale, Julie

était censée évaluer le moral des troupes qui, ce n'était un secret pour personne, souffraient du mal du pays, un mal bien connu dès qu'on s'éloigne un peu trop du cocon familial pour se retrouver en terre inconnue, au milieu des tribus pachtounes, par exemple. Car Kandahar, faut-il le rappeler, ancienne capitale impériale, est la ville principale de l'ethnie pachtounne. J'eus beau demander à Julie s'il subsistait quelques traces de ce passé glorieux illustré par son fondateur, Alexandre le Grand, la réponse ne vint pas. J'avais lu dans mon journal – je veux dire celui qui m'employait – que l'aéroport international de Kandahar, placé, de jour comme de nuit, sous le contrôle exclusif du contingent belge, était situé à la croisée de routes stratégiques, un carrefour à défendre coûte que coûte au cœur d'une région instable pour cause de frontière arbitraire coupant depuis 1893 les territoires pachtounes entre l'Afghanistan et le Pakistan. Mission qui avait tout pour être excitante, du moins en apparence, en raison de son côté stratégique précisément, un honneur pour l'armée belge, en somme, qui se voyait enfin reconnaître son expérience et son savoir-faire, elle qui, d'ordinaire, se voyait confinée à d'humiliantes opérations de déminage. Des voix s'étaient élevées, dans le concert international qui préside à ces décisions capitales, contre l'attribution de ce poste clé à une armée qui, durant la première guerre d'Irak, s'était illustrée par des tirs lancés d'une frégate sur des dauphins en vadrouille dans les eaux bleues du golfe Persique. Il régnait une chaleur insupportable à bord de cette frégate, conçue en réalité pour les mers polaires, ce qui avait entraîné quelques débordements

prévisibles. Les fantassins belges dépêchés à Kandahar feraient-ils mieux que leurs collègues marins désormais à l'index? C'était la conviction du Ministre de la Défense nationale qui n'avait pas hésité à relever le défi, « un challenge, avait-il dit, pour nos hommes, dont il ne faut pas sous-estimer les risques ».

Julie avait rencontré des militaires au bout du rouleau, se plaignant de leur isolement absolu au milieu d'un peuple dont ils ne comprenaient ni la langue ni les mœurs, regrettant femmes et enfants dont on les avait coupés sans préavis pour des raisons incompréhensibles. Car surveiller un aéroport, fût-il international, dont le trafic était réduit à deux vols hebdomadaires, ça n'importe quel plouc afghan pouvait le faire, se lamentait l'un d'eux. Il y avait surtout la chaleur, une chaleur accablante en été pouvant atteindre quarante-cinq degrés à l'ombre, qui même la nuit ne les lâchait pas. « Et pas de clim, évidemment, dans ces baraquements de merde. » À Kandahar, Julie s'était muée en bureau de réclamations.

Tout cela, je ne l'appris que plus tard, quand Julie accepterait enfin de me décrire ce qu'elle avait de ses yeux vu (pas l'ombre d'un lévrier afghan), soulignant par force détails la manière infantile dont chacun s'employait à tuer le temps, il fallait bien tuer quelque chose, à défaut de quelqu'un, « nous sommes des soldats, nom d'un chien », se désespérait le plus âgé qui, en fait d'opérations militaires, en avait vu d'autres, comme un parachutage en pleine brousse dans la région de Kolwezi durant la rébellion katangaise. Ici, sinon une voiture piégée explosant de temps à autre en pleine

ville, c'est-à-dire dans une zone placée sous le commandement d'un autre contingent de l'ONU, il n'y avait rien à signaler, raison pour laquelle il aurait volontiers échangé son poste contre celui plus animé des Hollandais. La mort rôdait donc, m'étais-je dit, comme dans toute guerre qui se respecte, où les bilans quotidiens se comptent en termes de cadavres. Julie qui, d'une certaine manière, l'avait côtoyée, corsetée dans son gilet pare-balles, avait humé son odeur fétide, ne m'en disait pas un mot, préférant s'appesantir sur celle dont personne ne parle ni dans les journaux ni ailleurs, la mort inopinée de quatre poissons rouges qui, en définitive, étaient morts comme ils avaient vécu, dans l'indifférence générale.

Gaspard avait toute la vie devant lui pour méditer sur la mort, le second pôle immuable de l'existence. Lui qui raffolait du saumon, se doutait-il que ce poisson orangé avait vécu en mer, nageant, bouffant, se reproduisant, avant de se retrouver dans son assiette? La première fois qu'il me posa la question, à cet âge où l'enfant mitraille l'adulte de questions, ma réponse affirmative ne sembla pas le perturber le moins du monde. À la même période, lors d'une visite au musée d'Afrique centrale, il resta interdit devant les girafes, les lions, les éléphants et les singes figés dans le souvenir immobile de ce qu'ils avaient été. Oui, ils avaient vécu autrefois, lui expliquais-je, ému par cette représentation sobre de la mémoire du vivant. À présent, grâce à la technique ancestrale de la taxidermie, ils revivaient une seconde fois, à leur manière, sans bouger, pour le simple plaisir du visiteur. Le soir, avant de s'endormir,

## MON NOM NE VOUS DIRA RIEN

je lui racontais une histoire, celle qu'il me réclamait chaque semaine, une histoire d'ours en quête de miel, qui plonge sa grosse patte dans une ruche d'abeilles, provoquant une pagaille qui faisait rire Gaspard, lui qui aimait beaucoup les ours, sans songer un seul instant à la mort à laquelle pourtant ils n'échapperaient pas eux non plus.

Cette impression de liberté que l'on ressent lorsque le conjoint s'absente, je l'éprouvais moi aussi sans trop savoir qu'en faire. À peine Julie envolée pour l'Afghanistan, je me forçai à prendre des initiatives, impatient de mettre à profit cette semaine de solitude pour sortir un peu, renouer avec des amis perdus de vue. Le plus ancien d'entre eux, Philippe, que j'avais connu jadis à la crèche, n'en revenait pas de mon appel téléphonique, lui qui savait combien je détestais le téléphone. « Cela fait cinquante ans que nous nous sommes rencontrés et cinq au moins que nous ne nous sommes plus vus. Je voulais fêter ces anniversaires avec toi. Profitons-en, je suis célibataire pour quelques jours », lui avais-je lancé comme une invitation urgente à se voir en tête à tête, ce qui ne pouvait mieux tomber, me répondit-il d'un air énigmatique, car célibataire, il était en train de le devenir lui aussi.

Le soir même au restaurant, il me parla aussitôt de sa femme, Elsa. Il vivait un calvaire avec elle qui était atteinte de la maladie dont le seul nom suffit à évoquer la destruction irréversible des centres nerveux du cerveau, l'anéantissement progressif des sièges de la mémoire et du langage. La dégradation avait été brutale. Elsa avait cinquante-cinq ans, très jeune pour contracter cette

maladie qui empirait d'autant plus vite. Les pertes de mémoire en avaient été les premiers symptômes. Les noms propres, les événements, les objets, les lieux, elle ne se souvenait plus de rien. Elle perdait tout en permanence, son sac, ses clés, ses papiers. Il n'osait plus la laisser sortir seule car une fois dehors, elle se perdait elle aussi. Il passait son temps au commissariat de police pour déclarer la perte de ses papiers, remplir des formulaires ou encore pour la récupérer elle-même au terme d'une errance insensée dans les rues de la ville. Elle était devenue une autre femme, semblable à un poisson rouge – il s'excusa de la comparaison – qui est lui aussi sans mémoire aucune, qui se contente de tourner en rond mais qui, en revanche, n'est pas malheureux. Cette comparaison provoqua chez moi un déclic, le temps de me rappeler le bocal posé par Julie sur l'étagère et ses occupants surtout qui n'attendraient pas indéfiniment qu'on les nourrisse.

Que dire en pareille circonstance à son plus vieil ami? Je n'en savais trop rien. Il y eut entre nous un long silence souligné par le bruit des couverts et de la mastication. Il n'y avait rien à dire, en effet. J'aimais beaucoup Elsa, lui avouai-je, son origine romaine devait y être pour quelque chose. Je m'amusais à l'implorer de me parler italien, rien que pour la musique de la langue. Son visage s'éclairait alors lorsqu'elle évoquait Rome et son quartier du Testaccio où elle avait vécu enfant, entre le cimetière protestant et les abattoirs, avant que son père ne trouve un poste à Bruxelles dans les institutions européennes. À présent, me dit Philippe, elle ne parlait quasi plus qu'italien comme si

elle entreprenait à travers la langue un retour définitif vers l'enfance. Lui-même, peu doué pour les langues, la comprenait mal, mais quelle importance, s'agissant de propos sans queue ni tête qui en réalité ne s'adressaient qu'à elle-même.

Après un nouveau silence, il m'avoua, d'une voix hésitante, avoir rencontré «quelqu'un», selon son expression, il avait presque honte de le dire, une assistante de l'université qu'il avait séduite lors d'un colloque à Paris. Cette situation, par sa banalité même, lui avait donné de lui l'image de quelqu'un qui faisait ce que tout le monde faisait, à cette exception près que sa femme légitime était désormais dans l'incapacité de remarquer et donc de lui reprocher quoi que ce soit. Cette intuition qu'ont les femmes de déceler aussitôt chez leur partenaire un sentiment, une faiblesse, une hésitation coupable, elle l'avait perdue avec le reste. La culpabilité l'opressait à présent autant que la maladie incurable de sa femme. Quand Sarah – c'était le nom de l'assistante – lui téléphonait le soir, il se montrait incommodé, raccourcissant les échanges auxquels pourtant sa femme, prostrée dans son fauteuil, ne comprenait rien. «Tu dois te douter qu'elle n'a pas exactement notre âge», ajouta-t-il après un raclement de gorge. Qu'elle ait vingt-cinq ans de moins que lui était somme toute la règle à l'université. Ce qui, par contre, lui paraissait inavouable, c'est que Sarah était tutsi. «Une Tutsi dont la beauté me fait honte, dit-il en fermant les yeux. J'ose à peine me promener dans les rues à ses côtés, avec ses robes moulées et ses talons aiguilles.» «Sarah n'a pourtant rien d'un nom africain», m'étonnais-je.

Née en Belgique et adoptée par un couple juif, Sarah n'avait jamais mis les pieds au Rwanda dont sa famille était originaire, « une chance pour elle, sans quoi nous n'en parlerions sans doute pas aujourd'hui. Même près de vingt ans après, le génocide rwandais me donne encore des sueurs froides. À la machette, tu te rends compte, ils ont fait ça à la machette, aux Tutsis, ce peuple nomade magnifique. Comme si la beauté même était un crime qu'il fallait expier. Il y a au plus profond de l'être humain quelque chose de monstrueux et d'inexplicable à la fois, qui est inhérent à sa nature même. Tu ne trouves pas? » J'ignorais si la barbarie du génocide rwandais était destinée à atténuer ce que Philippe devait percevoir comme sa propre monstruosité : séduire une beauté tutsi qui pourrait être sa fille alors que sa femme sombrait dans la maladie dont il n'osait prononcer le nom. Peut-être tentait-il de me convaincre qu'il y a des degrés sur l'échelle de la monstruosité ou, dit autrement, qu'il y a monstruosité et monstruosité? Je répondis donc sur le mode évasif, avançant que l'histoire de l'humanité était peuplée de monstres et jalonnée de crimes barbares baptisés justement crimes contre l'humanité. Quel que fût le jugement porté sur lui, il admettait que les peuples nomades l'avaient toujours fasciné : les Peuls, les Massaïs, les Somalis, les Tutsis, même s'ils finissaient par s'installer quelque part, portaient sur leur visage, leur corps, la trace immuable de leur errance. Sur ce plan le seul regard de Sarah en disait plus long que tous les discours.

Revenant à Elsa, il se disait désesparé, ne sachant que faire avec elle qui requérait une présence permanente.

Pour le moment, il s'en tirait grâce à des amis et des garde-malades. Pour pouvoir passer la nuit chez Sarah, ce qu'il faisait tous les dimanches, il se voyait contraint de faire garder Elsa par une infirmière de la Croix jaune et blanche. Cette situation ne pouvait pas durer. Il songeait sérieusement à placer sa femme dans un hospice, autant dire un mouroir, ce qui décuplait son sentiment de culpabilité. « Penses-tu qu'une visite lui ferait plaisir ?

– Je crois qu'elle ne te reconnaîtrait pas, mon vieux. Oui, elle en est là, *nous* en sommes là. Moi-même je me demande parfois si elle sait encore qui je suis.

– Cette maladie dépasse l'entendement, y compris des myriades de scientifiques qui s'y consacrent.

– Parlons d'autre chose, veux-tu. Comment va Julie ?

– Elle est à Kandahar pour une semaine.

– Où ça ?

– À Kandahar, chez les Pachtounes, des tribus nomades sédentarisées qui pourraient t'intéresser.

– En Afghanistan ? »

Nous avons pris congé alors qu'il était passé minuit et que le restaurant s'était peu à peu vidé. Nous nous sommes embrassés dans un concert de bruits de tables et de chaises qu'on empile, nous promettant de ne pas attendre cinq ans avant de nous revoir.

Le lendemain, un samedi où je m'étais juré de ne rien faire, sinon de profiter de cette oisiveté absolue que confère le célibat, surtout s'il est éphémère, sans être à tout instant sollicité par le partenaire pour des rangements divers ou des travaux de bricolage, je fus réveillé par Luca. Il avait promis à Jessie de passer l'après-midi

chez Ikea, leur cuisine s'effondrant de toute part, une galère. C'était un peu tard pour me le demander, mais pouvait-il me déposer Gaspard? Il connaissait la réponse car rien ne m'enchantait plus que de m'occuper de Gaspard. « Sois prudent, lui dis-je, car Ikea constitue une épreuve redoutable pour les couples. C'est un endroit où l'on se déchire. »

Dès son arrivée, je proposai à Gaspard une promenade au parc pour saluer Camille et Gribouille, les deux ânes dont il prononçait parfaitement les noms. Alors qu'il jetait des cailloux dans le ruisseau qui traverse le parc, occupation dont il était impossible de le distraire, mon regard fut attiré par une femme qui poussait un landau. Quand elle me reconnut, son visage s'éclaira. C'était Lucie, fraîche grand-mère, m'annonça-t-elle, en me présentant son mouffet qui portait le joli nom de Lise. Gaspard, affairé à ses lancers de projectiles, restait indifférent aux présentations.

Nous nous sommes assis sur un banc. Elle avait comme moi passé le rude cap de la cinquantaine en même temps qu'elle se retrouvait grand-mère, une nouvelle page s'ouvrait. Tout allait si vite. La vie se donnait de grands coups d'accélérateur. « C'est fou, me dit-elle, comme on s'attache rapidement à un bébé qui n'est pourtant pas le sien tout en l'étant un peu quand même. » Depuis qu'elle vivait à Londres, ses enfants lui manquaient beaucoup. La naissance de Lise n'avait fait que renforcer son désir d'être auprès d'eux. « Tu n'as pas changé », lui dis-je, quatre mots qu'on aime entendre, « surtout à notre âge ». C'est ce qu'elle me répondit en souriant après un timide : « Tu trouves? » Cheveux

courts, yeux verts, jeans, tennis, Lucie n'avait pas vraiment l'allure d'une grand-mère. Sinon de fines rides qui couraient sous ses yeux, elle était restée telle que je l'avais connue trente ans plus tôt. Elle louait un studio en face du parc où elle faisait des séjours réguliers. En fait, dit-elle après un moment d'hésitation, cela ne marchait plus trop avec Nicolas. Difficile de dire pourquoi. Au fil des ans leur relation s'était éteinte. Aujourd'hui, il n'y avait plus rien entre eux, rien qui vaille la peine de continuer à vivre ensemble. Le constat lui était apparu dans toute son évidence le jour où Nicolas s'était mis au golf. Cela pouvait sembler ridicule mais, en dehors de son travail chez Dexia, le golf l'accaparait totalement. Une véritable addiction comme à la drogue, à l'alcool ou au sexe. Il y consacrait tous ses week-ends, donc tout son temps libre. Impossible de se ménager un moment à deux. Mais c'était surtout dans sa tête que cela se passait. Il avait installé dans le garage un practice virtuel qui se résumait à une caméra, un écran et un tapis-brosse vert. À peine rentré de la banque, il se précipitait au garage, empoignait un club et frappait sur une balle de golf qui terminait sa course dans la toile tendue quelques mètres plus loin. Il suivait alors sur l'écran la trajectoire virtuelle de la balle qui survolait les fairways et les greens. Et il répétait l'opération. Vlan. Parfois Lucie l'entendait pester lorsque sa balle déviait de sa ligne pour retomber dans un buisson ou un lac tout aussi virtuels. Après une heure ou deux de cet exercice, il remontait en nage pour le dîner, la tête ailleurs. « Il vaut peut-être mieux ça que la cocaïne que prennent les traders de la City », lui dis-je.

– C'est à peu près la même chose.

– Vous auriez pu en faire ensemble, comme de nombreux couples. On dit qu'il n'y a pas de limite d'âge pour ce sport.

– Tu veux rire? Ce n'est pas à taper sur une balle de golf que j'entrevois le reste de ma vie.» «Le reste de ma vie», c'est comme cela qu'il nous faudrait parler désormais, nous qui en avons largement franchi le mi-temps.

Je lui demandai si cette séparation qui n'en était pas vraiment une – j'utilisai l'expression «séparation en demi-teinte» – la faisait souffrir. Non, elle était triste, mélancolique, tout au plus à cause du temps passé qui ne reviendrait plus. Elle se reprochait de ne pas avoir réagi plus tôt lorsqu'elle avait senti que leurs vies prenaient des voies parallèles. La crise bancaire avait servi de détonateur. La City le rendait fou. Il lui arrivait d'y passer des nuits entières à tenter des opérations impossibles mais rien n'y faisait, le cours de Dexia dégringolait. Quand elle l'entendait rentrer à l'aube, il trouvait encore l'énergie de faire un détour par le garage. «Quelle connerie, cet argent fou, voilà ce que je lui serine à longueur de journée. Moi, l'argent, on m'a appris que cela servait à acheter des choses, de quoi manger, se loger, se vêtir... Avec tes banques, ça s'envole, ça s'évapore, ça s'écrase comme des bulles. Si tu changeais de boulot avant de te ruiner la santé. Il ne veut rien entendre. On lui a même proposé un poste de conseiller économique à l'ambassade de Belgique qu'il a aussitôt refusé. Il n' imagine pas représenter un pays en train de disparaître. Et Dexia, cela ne va pas

disparaître, tu crois ? Non, il préfère s'accrocher à Dexia comme à un os qu'on ne lâche pas. Entre la banque et le golf, je ne sais plus où je suis et je cherche en vain la sortie de secours. C'est étrange, tout se passe sans dispute, sans un mot. Nous sommes en train de nous séparer sans nous le dire. Je ne suis pas sûre que Nicolas s'en rende compte... Et Julie ? demanda-t-elle après un long silence.

– Elle est en Afghanistan.

– En Afghanistan ? »

Lise, qui marchait à peine, clopina en direction de Gaspard qui, concentré sur sa besogne, feignait de l'ignorer. Tant qu'il subsisterait des cailloux sur le sentier, il les ramasserait un à un pour les jeter dans l'eau. Lise avait beau s'affaler sur le postérieur, la chute amortie par ses couches, il n'avait pas un regard pour elle. « On dirait déjà un vieux couple », dis-je. Lucie souriait. Son sourire lui aussi n'avait pas changé. Même lorsque le visage se ride, lorsque les paupières s'alourdissent, lorsque les cheveux s'envolent, le sourire ne bouge pas, pensai-je, comme une survivance inamovible de ce que nous avons été. Peut-être a-t-il cela en commun avec le regard ?

Étendu dans l'herbe à quelques mètres de nous, un jeune couple flirtait sans se soucier de notre présence, enchaînant les caresses, les longs baisers, les étreintes. Cette scène dans son impudeur nous fit rire tous les deux lorsque Lise, poursuivant sa marche cahotante, arriva à leur hauteur. Lucie se précipita et la prit dans ses bras, après s'être excusée auprès du couple échevelé. Je me pris à lui dire : « La vie reprend là où nous